

héroïque de me sauver : trois firent volte-face avec leurs lances en arrêt, pendant que le quatrième me tira de la fosse; un de ces braves fut tué sur la place. Cependant une troupe nombreuse arrivait sur nous; ils ne nous restait plus qu'à vendre chèrement notre vie. En ce moment notre détachement voyant notre danger, se hâta de venir à notre secours : le combat se renouvela avec acharnement; nos adversaires furent enfin mis en déroute. Nous revînmes avec quinze prisonniers.

Le lendemain quelques jeunes chefs qui avaient contracté les habitudes des îles Fidji, proposèrent de tuer les prisonniers, de peur qu'il ne parvinssent à se sauver, puis de les rôtir et de les manger. Ils ne trouvaient que trop de gens de leur avis, les uns parce qu'ils aimaient cette nourriture, les autres parce qu'ils voulaient en essayer, croyant y voir une preuve de courage; enfin parce qu'on manquait de vivres : les pirogues qu'on avait expédiées à Hapaï pour en chercher ne revenaient pas et l'armée était menacée de la famine. Quelques prisonniers furent donc assommés : leur chair découpée en petits morceaux, lavée à l'eau de mer et enveloppée de feuilles de bananier, fut cuite sous des pierres rougies au feu; d'autres ayant été vidés, furent cuits tout entiers comme des cochons. Je ne fus pas tenté de prendre ma part de ce repas, quoique l'odeur de cette chair accommodée

fût très-bonne. Ceux qui ne voulurent pas goûter de cet horrible festin, souffrirent beaucoup de la faim, car les pirogues ne paraissaient pas. Depuis deux jours et demi j'étais à jeun, lorsque passant devant une maison où l'on faisait cuire de la viande, j'y entrai dans l'espérance d'y trouver quelque chose qui ne répugnât pas à mon estomac, ne fût-ce qu'un morceau de rat; on me dit que l'on avait du cochon, et l'on m'en offrit. J'allais porter cette viande à ma bouche, quand le sourire de mon hôte me fit croire que c'était un foie d'homme. L'horreur que j'éprouvai me le fit jeter au visage de ce cannibale, qui se mit à rire en me demandant s'il ne valait pas mieux s'en nourrir que mourir de faim.

A l'époque du voyage de Cook à ces îles, l'anthropophagie n'y était pas connue. Depuis, les naturels de Fidji en ont enseigné la pratique, ainsi que l'art de la guerre, à ceux de Tonga; et une famine qui survint peu de temps après rendit cet expédient affreux presque nécessaire. Ils se tendaient des pièges, et se tuaient les uns les autres pour s'entre-dévorer. On m'a conté à ce sujet des particularités qui font frémir.

Les pirogues ne furent de retour de Hapaï qu'au bout de quinze jours. Bientôt après les hommes de la garnison du fort de Noukou envoyèrent

demander la permission d'enterrer leurs parens tués dans les derniers combats. L'ayant obtenue, ils vinrent choisir douze des cadavres, et les emportèrent; les autres furent laissés où ils étaient.

Chaque jour des déserteurs venaient se rendre à Feïnou, et lui annonçaient qu'il serait bientôt attaqué. Le bon état de Nioucalofa le mettait à même d'attendre les assaillans sans crainte. Sur ces entrefaites Tarky, chef de Bea, fit sa soumission, et le reconnut pour roi de Tonga. Quinze jours après Feïnou voyant qu'on ne l'inquiétait pas, s'impacienta de son séjour à Tonga, parce qu'il voulait retourner aux îles Hapaï pour y faire lever le tabou qui avait été mis sur les cochons, les poules et les cocos pour huit mois. Si la cérémonie n'a pas lieu en temps convenable, les dieux irrités se vengent de cette négligence par la mort prématurée de quelque grand chef. Feïnou consulta les dieux, qui lui conseillèrent d'exécuter son dessein.

Avant de partir, il eut le projet de conclure de nouveaux arrangemens avec Tarky, et de laisser cent hommes de garnison à Nioucalofa. On l'en dissuada, en lui représentant que ce chef pourrait le trahir et faire périr ces cent hommes. Il se décida donc à lui confier entièrement la garde du fort, puis fit lancer les pirogues à la mer. On y

chargea les provisions, et on alla jusqu'à Panghaïmodou, avec le dessein de mettre à la voile pour Hapaï le lendemain matin.

Pendant la nuit on aperçut un grand incendie dans Tonga, du côté de Nioucalofa. On supposa que ce fort était en feu; mais on ne savait si c'était par l'effet d'un accident ou d'une perfidie. Avant le jour Feïnou, pour éclaircir ses doutes, dépêcha une pirogue à la grande île. Ses émissaires revinrent bientôt nous apprendre que Tarky, pour insulter et vexer Feïnou, avait fait incendier la forteresse, précisément pendant qu'il était à portée de voir ce désastre. Outré de colère, le roi voulait retourner sur-le-champ à Tonga, et exterminer Tarky avec toute sa famille. Les prêtres l'en détournèrent, en lui rappelant l'avertissement des dieux. Le dépit lui fit différer son départ jusqu'au lendemain matin. L'après-midi un chef de Tonga, qui était son parent, vint le joindre avec toute sa famille, et entra à son service. Il en avait obtenu la permission du commandant de Hihifo, où il demeurait.

Cet événement avait rendu à Feïnou une partie de sa bonne humeur. Un autre incident acheva ce qui était commencé. Instruit que des navires européens touchaient quelquefois à Tonga plutôt qu'aux autres îles, j'avais écrit une lettre en anglais, adressée à quiconque elle serait remise. J'y

exposais ma situation et celle de mes compagnons d'infortune. De la poudre à canon délayée dans une décoction de plantes mucilagineuses m'avait tenu lieu d'encre. Le papier m'avait été donné par un des naturels, qui l'avait dans sa possession depuis très-long-temps. Je confiai cette lettre au chef de Mafanga, en le chargeant de la remettre au premier bâtiment qui arriverait à Tonga. Touai-Touai en ayant entendu parler, en rendit compte à Feinou, en lui représentant que sans doute j'instruisais les Européens du sort de notre navire, et que je les invitais à en tirer vengeance. Feinou parvint à obtenir la lettre, et la tourna de tous les côtés. N'y comprenant rien, il dit à un Anglais de lui expliquer ce qu'elle signifiait. En ce moment j'étais absent. Mon compatriote l'ayant parcourue, dit au roi que je priais les capitaines anglais qui pourraient venir à Tonga de s'intéresser auprès de lui pour obtenir la liberté des Anglais, parce qu'ils désiraient retourner dans leur pays, quoiqu'ils fussent bien traités. Ce n'était pas là le contenu de la lettre; mais le lecteur pensa que c'était ce qui choquerait le moins Feinou. Effectivement il observa que nos souhaits étaient bien naturels. La lettre au contraire invitait les navires à relâcher à Hapai plutôt qu'à Tonga, pour la facilité de se procurer des vivres; à ne pas laisser les Indiens

venir à bord en grand nombre, pour ne pas éprouver notre sort, et à tâcher de faire quelque chef prisonnier, pour le garder en otage jusqu'à ce qu'on nous eût rendu la liberté.

Cette manière de communiquer ses pensées était pour Feinou une énigme inexplicable. Après avoir de nouveau examiné la lettre de tous les côtés, il réfléchit long-temps. Enfin il m'envoya chercher, et me dit d'écrire quelque chose. Je lui demandai ce qu'il fallait écrire. « Mettez-moi sur le papier, reprit-il. » J'écrivis *Feinou*. Il fit venir un autre Anglais qui n'avait pas été présent à cette scène; il lui donna le papier pour le lui expliquer: préalablement il m'avait fait tourner le dos. Quand il entendit prononcer son nom, il prit le papier, le tourna dans tous les sens, et s'écria: « Il n'y a là rien qui me ressemble, ni à personne qui vive. Comment peut-on savoir que c'est moi? » Sans attendre une explication, il me dit d'écrire d'autres choses qu'il me dictait, et qu'il faisait lire ensuite par l'autre Anglais. Ce fut un divertissement nouveau pour le roi et pour tous les spectateurs des deux sexes, surtout quand il me conta à l'oreille quelque petite intrigue d'amour, que mon compagnon répétait ensuite à haute voix, à la confusion de quelques-unes des femmes présentes. Tout fut pris en bonne part. Chacun se livrait à ses conjectures sur un art si

merveilleux, et témoignait son admiration. Feinou, tout en avouant que c'était une très-belle invention, ajouta qu'elle ne convenait pas aux îles Tonga, parce qu'elle n'y causerait que des troubles et des conspirations, et qu'il ne serait pas en vie dans deux mois si ce secret y était répandu. Il avoua pourtant qu'il serait charmé de le connaître, et d'en instruire toutes les femmes, pour nouer des intrigues avec elles, sans craindre autant d'être découvert et assommé par les maris.

Voilà comme raisonnent dans tous les pays ceux qui veulent y dominer en tyrans. Ils veulent bien des connaissances pour eux et les instrumens de leurs caprices ou de leurs passions, mais souhaitent que le grand nombre reste plongé dans l'ignorance pour obéir servilement.

Le lendemain on profita d'un vent favorable, et l'on atteignit à Tonga. Feinou se hâta de procéder à la levée du tabou. De même que dans d'autres cérémonies de ces îles, des pyramides d'ignames et de cochons cuits furent élevées sur la plate-forme devant la maison du roi. Il y était assis avec plusieurs chefs parés de leurs plus beaux habits. Une foule immense s'assit tout à l'entour : les plus robustes des chefs essayèrent d'emporter sur leurs épaules les cochons les plus gros. Leurs efforts inutiles amusèrent beaucoup l'assemblée ; ils finirent par s'y mettre à deux, ce

qui ne réussissait pas toujours. Tout ayant été emporté devant la maison du Toï-Tonga, ou principal prêtre, défunt, tout le monde se rendit dans cet endroit ; le roi y était confondu dans la foule. Les cuisiniers du roi et du nouveau Toï-Tonga comptèrent les cochons ; il y en avait près de quatre cents. Quand on eut aussi fait le relèvement des tas d'ignames, on en transporta un traîneau plein au tombeau, ainsi qu'une vingtaine des cochons les plus gros. Tout le reste de ces provisions fut partagé de la manière suivante : une pile d'ignames fut pour le roi, une autre pour le véatchi, ou second chef religieux, et trois autres chefs ; la troisième pour les dieux ; les prêtres s'en chargent toujours ; la quatrième pour le Toï-Tonga. Chacun de ces lots fut ensuite distribué, par ceux qui les avaient obtenus, entre les chefs subalternes ; ceux-ci à leur tour subdivisent leur portion, de sorte que chaque assistant a sa part plus ou moins grosse suivant son rang. On fit de même pour les cochons. La cérémonie fut terminée par des luttes et des danses ; puis chacun emporta chez soi ce qu'il avait mis en réserve pour sa famille. Indépendamment des piles d'ignames, il y en avait aussi plusieurs traîneaux. Le Toï-Tonga les fait toujours porter chez lui, non qu'il y ait un droit positif ; mais c'est un usage.

Le tabou étant levé, Feinou songea au mariage de sa fille aînée, âgée de dix-huit ans, et fiancée depuis long-temps au Toï-Tonga, qui en avait quarante. Quand on l'eut bien frottée d'huile de coco, et parfumée avec le bois de sandal, on l'enveloppa d'une si grande quantité de nattes des îles des Navigateurs, fines et douces comme de la soie, qu'elle ne pouvait plus remuer ses bras, ni s'asseoir sans le secours de ses suivantes. Une petite fille de cinq ans, vêtue de la même manière, était sa dame d'honneur; quatre demoiselles de compagnie étaient un peu moins surchargées d'étoffes. Ce cortège se mit en marche pour la maison du Toï-Tonga, qui l'attendait sur sa plate-forme avec plusieurs autres chefs, et deux mataboulés. Un instant après que la princesse et ses suivantes se furent assises sur le gazon devant le Toï-Tonga, une femme, le visage couvert d'une étoffe blanche, entra dans le cercle, et ensuite dans la maison, où une autre femme l'attendait avec un paquet de nattes, un oreiller et un panier contenant des bouteilles d'huile. La femme voilée prit les nattes, s'en enveloppa, se coucha la tête appuyée sur l'oreiller et fit semblant de dormir. Alors le Toï-Tonga se leva, et prenant sa future par la main, la conduisit dans la maison où il s'assit à sa gauche. Cependant vingt cochons cuits furent apportés sur la plate-forme, et découpés

par les cuisiniers du roi. Une partie ayant été distribuée entre les chefs, le reste fut placé en tas sur la plate-forme, et à un signal donné, le peuple s'y précipita en foule, et chacun en emporta ce qu'il put. La femme couchée se leva, enlevant l'étoffe et le panier d'huile qui lui appartiennent de droit; le Toï-Tonga prit sa femme par la main gauche, et la mena dans la maison qui lui était destinée; ses suivantes la débarrassèrent de son vêtement, et elle prit celui qu'elle portait ordinairement. Toute la compagnie s'était dispersée.

A la fin du jour la foule revint: une nouvelle distribution de vivres eut lieu; on se régala de cava; des musiciens assis à l'extrémité du cercle vis-à-vis du Toï-Tonga accompagnèrent du son de leurs instrumens la danse qui dura très-long-temps à la lueur des torches. Un vieux mataboulé adressa ensuite à toute l'assemblée un discours moral sur la chasteté et la décence. Le sermon fini, chacun s'en retourna chez soi. Le Toï-Tonga rentré chez lui envoya chercher sa future, qui n'avait pas assisté à ce divertissement. Dès qu'elle fut arrivée, ils se retirèrent dans leur appartement, et les lumières furent éteintes. Un homme placé exprès à la porte annonça la consommation du mariage par trois cris effroyables, auxquels il fit succéder à plusieurs reprises le son retentissant d'une conque.

A ces fêtes succédèrent des scènes sanglantes. Toubou-Toa, fils de Tongou-Ahou, brûlait du désir de venger la mort de son père sur Toubou-Nioula. Pour y parvenir plus sûrement, il avait embrassé le parti de Feïnou, quoiqu'il sût qu'il en avait été complice; mais il n'ignorait pas non plus qu'il ne pourrait réussir dans son dessein sans l'appui d'un chef si puissant. Adroit et dissimulé, il ne manquait pas une occasion d'exciter Feïnou contre Toubou-Nioula, en empoisonnant toutes les actions de celui-ci et faisant craindre sa popularité; enfin il lui proposa de l'assassiner. Feïnou écouta fort tranquillement cet horrible projet, et pria seulement Toubou-Toa d'en différer l'exécution.

D'un autre côté, les amis de Toubou-Nioula lui conseillaient de se défier de Feïnou, et de ne jamais sortir sans armes. « C'est mon frère, répondit-il; il est mon chef; il est roi de ces îles; je lui paie tribut comme son serviteur: s'il a quelque raison d'être mécontent de ma conduite, ma vie est entre ses mains; il peut la prendre quand il voudra. Il vaut mieux mourir innocent que de vivre soupçonné de trahison: jamais je ne m'armerai contre le roi; je dois lui obéir tant que le pays sera bien gouverné. »

Cette réponse fait connaître le caractère franc et généreux de Toubou-Nioula. L'assassinat de Tongou-Ahou avait été de sa part, moins l'effet

d'une vengeance personnelle, que le désir de délivrer son pays d'un tyran. Feïnou au contraire était d'un naturel entreprenant et dissimulé; toujours prêt à favoriser un complot avantageux à ses intérêts, il cachait soigneusement ses sentimens à tout le monde, même à ceux qui tramaient le projet: il se conduisait toujours avec tant de politique, que même ceux qui le connaissaient le plus intimement, n'étaient pas toujours au fait de ses desseins.

Toubou-Nioula était encore à Lefouga avec son armée, attendant chaque jour les ordres du roi pour retourner à Vavao. L'occasion parut trop favorable à Toubou-Toa pour la laisser échapper. Sûr du consentement passif de Feïnou, qui ne cherchait qu'à éviter l'odieux de participer au meurtre d'un homme aussi brave que considéré, le fils de Tongou-Ahou hâta l'exécution de son plan de vengeance.

Feïnou étant allé avec sa fille et Mariner chez un vieux chef, sous le prétexte de le consulter, envoya chercher son frère: celui-ci se hâta de venir. Toubou-Toa arrive un moment après, et ne tarde pas à sortir. Deux heures après, Feïnou quitte la maison avec sa fille, Toubou-Nioula, Mariner et une femme. Suivant l'usage du pays, ils marchaient tous à la suite des uns des autres. Il était nuit: cependant la lune jetait un peu de clarté.

A peine ils étaient sortis de l'enclos extérieur, que Toubo-Toa s'élança avec quatre hommes d'une embuscade où il s'était caché, fondit sur Toubo-Nioula et le frappa de sa massue. Celui-ci s'écria : « Feïnou, va-t-on me tuer ? » Feïnou qui était à quelques pas en avant, fit semblant d'aller à son secours ; d'autres complices de Toubo-Toa l'arrêtèrent et le forcèrent de rentrer dans l'enclos. Toubo-Nioula qui ne portait pas d'armes, tâcha vainement de parer les coups avec ses mains et ses bras : il tomba mort. Marinier croyant dans le premier moment qu'on en voulait à Feïnou, voulut courir à sa défense : un insulaire très-vigoureux le prit par le milieu du corps et l'en empêcha.

Aux cris affreux des femmes de la maison du vieux chef, deux cents hommes armés de massues et de lances se rassemblèrent : le roi les chargea d'aller ordonner de sa part aux troupes de Toubo-Nioula de se rembarquer, et aux principaux chefs de Vavao de venir le trouver. Sur ces entrefaites, un fils adoptif du défunt vint reprocher à Feïnou sa négligence à poursuivre les meurtriers ; celui-ci ne répondit rien. Cependant les soldats de Toubo-Nioula brûlaient du désir de le venger ; mais voyant que le moment n'était pas favorable, ils obéirent aux ordres de Feïnou. Les chefs étant arrivés près de lui, l'air triste et

abattu, il leur protesta dans un discours adroit et éloquent, qu'il était innocent du meurtre de Toubo-Nioula. Il fit ensuite enlever le corps, et après qu'il eut été lavé, puis frotté d'huile de coco et de bois de sandal, on le transporta dans une pirogue à Eoua, où il fut enterré dans le tombeau de ses ancêtres.

Feïnou avait pris toutes les mesures possibles pour n'avoir rien à craindre des chefs de Vavao ; il leur avait défendu d'assister en armes aux funérailles, et avait au contraire recommandé à ceux de Hapaï de s'y trouver bien armés. Trois jours après la cérémonie funèbre, les premiers lui prêtèrent serment d'obéissance, la main levée sur une jatte consacrée, tandis qu'on y préparait le cava, priant le dieu Touai-Foua-Bolotou de les punir par une mort prématurée s'ils manquaient à leur serment, ou concevaient une pensée qui lui fût contraire. On fit alors la distribution du cava, et Feïnou notifia aux chefs que dorénavant ils devaient regarder Toé-Oumou sa tante comme leur chef légitime et lui obéir en cette qualité. Ils le promirent solennellement, et on se sépara.

Le lendemain Feïnou revint à Lefouga, et les chefs de Vavao retournèrent dans leur île. Quinze jours après on reçut la nouvelle inattendue que les habitans de Vavao, à l'instigation de Toé-Oumou, avaient pris la résolution de secouer le

joug de Feinou et de former un état séparé. Feinou voulait partir pour Vavao, afin d'y rétablir son autorité de vive force : les prêtres lui dirent qu'il valait mieux avoir d'abord recours à la voie de la négociation. Le respect pour le sacerdoce n'était pas une des qualités distinctives du roi ; il ne se conformait à leurs avis que lorsqu'il était d'accord avec le sien, ou pour faire parade de sa soumission aux dieux ; mais son irréligion était passée en proverbe : c'est pourquoi le peuple était surpris de ses succès à la guerre. Dans cette occasion il était si irrité contre sa tante, que ni les remontrances des prêtres ni les avis des dieux ne purent le détourner de faire sur-le-champ les préparatifs d'une prompte attaque contre Vavao : des événemens imprévus retardèrent l'exécution de ce projet.

Moegnagnongo, fils et héritier de Feinou, revint à cette époque de Hamoa, une des îles des Navigateurs, après une absence de cinq ans. Il était accompagné de Vouna, personnage d'importance qui avait été autrefois chef de Vavao. Ignorant la situation politique de cette île, ils y avaient touché, et ils s'en était fallu de bien peu qu'on ne les y retint de force. Ayant remarqué quelque chose de suspect dans la conduite des insulaires, ils se rembarquèrent à temps et parvinrent ainsi à s'échapper.

Deux filles de chefs étaient depuis plusieurs années destinées à devenir les épouses du jeune prince. Quoiqu'il eût amené de Hamoa deux femmes avec lesquelles il s'était marié, cependant il ne voulut pas tromper l'espérance de son père, et consentit à prendre aussi pour épouses celles qu'il lui avait choisies. Il voulut que la cérémonie du mariage fût célébrée en grande partie à la manière de Hamoa, qui différait un peu de celle de Lefouga. Les fêtes et les réjouissances qui durèrent plusieurs jours, servirent à distraire le roi de ses projets belliqueux.

Il les reprit dès que les fêtes furent finies. Sa flotte, montée par plus de 4000 hommes, s'étant arrêtée à Haano, petite île située sur sa route, il y consulta les dieux. Ils lui répondirent qu'il devait d'abord n'aller à Vavao qu'avec trois pirogues et n'y emmener avec lui que des hommes qui n'auraient pas de liaisons avec l'île, afin qu'ils ne fussent pas tentés de désertir ; que surtout il ne devait se faire accompagner d'aucun de ceux qui avaient eu part à l'assassinat de Toubou-Nioula, de peur que leur présence n'enflammât encore davantage le courroux des habitans de Vavao ; qu'enfin il devait offrir la paix à des conditions raisonnables.

Feinou ayant eu le temps de réfléchir de sang-froid sur son entreprise, adopta ces mesures. En